

Le sixième sens  
(textes et significations – esquisse d'une anthologie)

Carl Havelange

7 mai 2010

L'homme étant composé de trois pièces, à savoir d'une âme, d'un corps et d'esprit, de nature moyenne entre les deux, les cinq sens suffisent à la perfection et entretien de ces trois parties. La connaissance, qui est le seul bien de l'âme, s'acquiert par l'invention et par la discipline: pour lesquelles nous avons des yeux et des oreilles. Les bonnes odeurs recrèent et restaurent les esprits. Le toucher et le goûter sont les gardes du corps, le premier en le préservent des qualités ennemies qui l'attaquent par dehors et le second, de celles qui entrent par dedans et qui se prennent par la bouche. Et partant, c'est en vain qu'on en établirait davantage.

Théophraste RENAUDOT, *Conférences du Bureau d'Adresses, des années 1633-34-35*, t.II, Paris, 1655, 53<sup>e</sup> conférence. Lundi 16 novembre 1634, p.54.

Ordinairement, on en compte cinq dans les animaux parfaits. Si pourtant on y prend garde de plus près, on en trouvera huit dans l'homme, et on peut conjecturer qu'il y en a un pareil nombre dans tous les animaux parfaits. Pour en être convaincu, il faut observer que l'on doit compter autant de sens externes qu'il y a d'organes différents où se font des perceptions différentes. Or, nous trouvons huit organes différents, où il se fait différentes perceptions. Car outre les cinq dont tout le monde demeure d'accord, la soif, la faim et le plaisir de l'amour sont des perceptions diverses, dont les organes sont différents.

*G. LAMY, Explication mécanique et physique des fonctions de l'ame sensitive ou des sens, des passions et du mouvement volontaire. Où l'on a ajouté une description des organes des sens, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Lambert Roulland, 1681 (1<sup>ere</sup> éd. 1677), p.29.*

*Il y a sept Rois: cinq sont tombés: il y en a un qui est; et l'autre n'est pas venu encore; et quand il sera venu, il ne demeurera que pour un peu de temps.*

Il enseigne donc qu'il y a sept *sens*, à savoir cinq sens extérieurs, et deux sens intérieurs. Lorsque l'âme est en grâce, les cinq sens extérieurs sont abattus; parce que quand une âme s'est entièrement convertie à Dieu, elle mortifie ses cinq sens extérieurs, pour se détacher de toutes les choses sensibles, et de tout ce qui n'est point Dieu; afin de s'attacher à Dieu seul. Ainsi cinq de ces rois sont tombés: c'est-à-dire que les cinq sens extérieurs sont abattus, détruits et mortifiés par la grâce; en sorte que ceux qui sont en grâce ne font plus d'état des plaisirs que l'on goûte par les cinq sens extérieurs. Un autre roi, qui est le sixième sens, est: c'est-à-dire, règne. C'est un sens intérieur, par lequel l'âme goûte incessamment au-dedans d'elle-même une paix en Dieu, une joie constante et une suavité continuelle. Et cette joie ou suavité, est un goût sensible, que goûte l'âme supérieure, et qui redonde sur l'âme sensitive: enfin, c'est la paix de Jesus-Christ, comme dit Saint Paul, qui surpasse tous les plaisirs des sens extérieurs; et c'est un sens que nul des plus grands philosophes n'a cru être en la nature humaine, n'ayant jamais goûté cette paix en Dieu, et cette félicité sensible, continuelle et inébranlable. Mais il y a encore un autre sens bien plus délicat que celui-là, et c'est le septième roi dont il est parlé ici. Il est dit qu'il n'est pas venu encore et que, quand il sera venu, il ne demeurera guère. C'est le goût délicieux et savoureux, ou la douceur céleste, sensible et intérieure, que Dieu fait goûter parfois aux plus hautes âmes, quand elles sont unies avec lui d'entendement et de volonté, par une jouissance actuelle et qui est comme le prélude et l'avant-goût de la béatitude future.

Jean Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1676), *Les délices de l'esprit. Dialogues dédiés aux beaux esprits du monde*, Paris, chez Florentin Lambert, 1661.

On dit qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel, qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième sens est apparemment dans quelque autre monde, où il manque quelqu'un des cinq sens que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de sens naturels ; mais dans le partage que nous avons fait avec les habitants des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connaître d'autres .

Bernard Le Bouyer de Fontenelle (1657-1757), *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Garnier, 1839, p. 131 (1<sup>ere</sup> éd. : ...).

## Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne

Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage : « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. – Oui, dit le Saturnien; la nature est comme un parterre dont les fleurs... – Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. – Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... – Eh ! qu'ai-je à faire de vos brunes ? dit l'autre . – Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... – Eh non ! dit le voyageur; encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? – Pour vous plaire, répondit le secrétaire. – Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise : commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. – Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien, et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes , nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. – Je le crois bien, dit Micromégas; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucun qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là.

VOLTAIRE, *Micromégas*, chapitre II.

J'imagine donc un homme tel qu'on peut croire qu'était le premier homme au moment de la création, c'est-à-dire un homme dont le corps et les organes seraient parfaitement formés, mais qui s'éveillerait tout neuf pour lui-même et pour tout ce qui l'environne. Quels seraient ses premiers mouvements, ses premières sensations, ses premiers jugements? Si cet homme voulait nous faire l'histoire de ses premières pensées, qu'aurait-il à nous dire? Quelle serait cette histoire? Je ne puis me dispenser de le faire parler lui-même, afin d'en rendre les faits plus sensibles : ce récit philosophique, qui sera court, ne sera pas une digression inutile.

«Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence ; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux, quel surcroît de sensation! La lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir [...]

Mais une langueur agréable s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées, mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées ; dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut, la trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence : ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver, me donna quelque idée de

crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours. J'eus une autre inquiétude, je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être, j'essayai mes sens, je cherchai à me reconnaître. Mais tandis que je parcourais des yeux les bornes de mon corps, pour m'assurer que mon existence m'était demeurée toute entière, quelle fut ma surprise de voir à mes côtés une forme semblable à la mienne ! Je la pris pour un autre moi-même, loin d'avoir rien perdu pendant que j'avais cessé d'être, je crus m'être doublé. Je portai ma main sur ce nouvel être, quel saisissement ! Ce n'était pas moi, mais c'était plus que moi, mieux que moi, je crus que mon existence allait changer de lieu et passer toute entière à cette seconde moitié de moi-même. Je la sentis s'animer sous ma main, je la vis prendre de la pensée dans mes yeux, les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie, j'aurais voulu lui donner tout mon être ; cette volonté vive acheva mon existence, je sentis naître un sixième sens. Dans cet instant l'astre du jour sur la fin de sa course éteignit son flambeau, je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue, j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvais, me rappela l'idée de mon premier sommeil.

BUFFON, *Histoire naturelle*, 1749.



Le Chatoüillement qu'on vient d'expliquer nous mène naturellement à une autre espèce de sensation du Toucher plus parfaite, plus générale et essentielle à tous les Animaux pour la propagation de leur espèce: ce sens est une espèce de goût pour l'immortalité. Le goût proprement dit nous excite à prendre les aliments nécessaires à la conservation de notre propre vie, cette autre espèce de goût nous embrase du désir généreux de donner l'être à d'autres nous-mêmes, et de nous perpétuer ainsi toute la suite des siècles.

Claude-Nicolas LE CAT, *Traité des sensations et des passions en général, et des sens en particulier*, vol.2, Paris, chez Vallat-la-Chapelle, 1767, p.215-217.

## *Du prétendu sixième sens*

Buffon, en parlant de la vivacité des sensations agréables qui sont produites par le rapprochement des sexes, a dit, dans un langage figuré, qu'elles dépendaient d'un sixième sens.

Les magnétiseurs, et surtout ceux d'Allemagne, parlent beaucoup d'un sens qui est présent dans tous les autres, qui veille quand ceux-ci dorment, qui est surtout développé dans les individus somnambules : il donne à ces personnes le pouvoir de prédire les événements. Ce sens forme l'instinct des animaux, leur fait pressentir les dangers prochains. Il réside dans les os, les viscères, les ganglions et les plexus nerveux. Répondre à de semblables rêveries serait à coup sûr perdre son temps.

M. Jacobson, ayant découvert dans l'os incisif des animaux un organe particulier, a soupçonné qu'il pouvait être la source d'un ordre distinct de sensations, sans en donner d'ailleurs aucune preuve.

Enfin, la faculté qu'ont les chauves-souris de se diriger en volant dans les lieux les plus obscurs, avait fait penser à Spallanzani et à M. Jurine de Genève que ces animaux étaient doués d'un sixième sens ; mais M. Cuvier a fait voir que cette faculté de se conduire ainsi dans l'obscurité devait être attribuée au sens du toucher.

Il n'existe donc point de sixième sens.

F. MAGENDIE, *Précis élémentaire de physiologie*, t.1, *Contenant les Notions préliminaires ; l'histoire de la Vue, de l'Ouïe, de l'Odorat, du Goût, du Toucher ; celle de l'Intelligence, de l'Instinct, des Passions, de la Voix, des Attitudes et des Mouvements*, Paris, chez Méquignon-Marvis, 1816, p.139-140.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Comment l'homme a six sens.*

Les cinq autres sont connus ; reste à démontrer le sixième. C'est difficile, car il n'a pas d'appareil extérieur, comme la vue, l'œil, l'ouïe, l'oreille ; il est invisible et caché au dedans du cerveau. Mais il y est, et c'est de cette retraite mystérieuse qu'il domine ses cinq frères et les fait servir à ses fins.

En effet, par les yeux nous voyons, par le nez nous flairons, par l'ouïe nous entendons; mais qu'est-ce que voir, ouïr, flairer? Pour la brute aussi la feuille est verte, le ciel éclatant, la fleur odorante. Elle a ses perceptions par cinq sens, mais rien au delà, faute du sixième.

Chez l'homme seul fut placé ce sixième sens ; le rudiment en est dans tous les cerveaux de l'espèce humaine ; seulement chez les uns il se développe, chez les autres il avorte ou reste oisif.

## CHAPITRE II.

### *Comment l'auteur escamote la description de ce sixième sens et s'embrouille à vue d'oeil.*

Je vais dire comment on le nomme par le monde. C'est plus aisé de le désigner que de le décrire.

Les uns l'ont appelé la poésie de l'esprit, disant d'un tel en ce sens : « Il a de la poésie dans l'esprit; » les autres, plus voisins de l'acception que j'ai en

vue, l'ont appelé la bosse des beaux-arts, disant en ce sens : « Il a la bosse, de gens qui n'étaient pas du tout bossus.

Mais que voit-il, que sent-il, ce sixième sens? Il flaire, il ouït, il voit, il touche, en un mot, il réunit les fonctions des cinq autres, mais dans un monde idéal où les cinq autres n'ont pas l'entrée. J'ai parlé de la feuille, du lac, du ciel ; eh bien ! à toutes ces choses, il goûte un charme qui ne tient ni au vert, ni au bleu, ni à l'éclat ; un charme dont ces perceptions sont bien l'occasion, mais non pas l'objet ; qu'elles excitent, provoquent, mais qu'elles ne sauraient produire par elles seules.

Je puis affirmer que ce charme existe; mais comment le peindre? Quand on le veut fixer, il se dissipe; quand on le veut saisir, il s'échappe ; quand on y parvient, il se fane à l'instant.

### CHAPITRE III.

*Comment l'auteur, voulant décrire des choses de pur sentiment, devient fade, affecté, obscur, sans cesser pourtant d'être honnête et moral.*

Toutefois j'essayerai.

Le charme dont je parle, c'est de sentir dans la feuille quelque chose de caduc, de léger, d'éphémère ; c'est de rêver à son occasion la fuite rapide des années, les tristes métamorphoses qu'opère le temps ; c'est d'y reconnaître quelques traits de notre destinée, jouet des choses extérieures, comme la feuille l'est des vents et des orages de l'air; c'est de sentir dans le lac quelque chose de paisible et d'aimable, une mystérieuse retraite, ou un

pur reflet du ciel, variable comme lui, et portant à l'âme tantôt une mélancolie qui la contriste mollement, tantôt une joie douce qui la récrée ; c'est de sentir dans le ciel une profondeur qui émeut, de lointaines plages.... Je crois que je ferai bien de ne pas aller plus loin.

#### CHAPITRE IV.

*Comment l'auteur se tire d'affaire comme il peut.*

Au surplus, tout bête et obscur que soit mon dernier chapitre, si seulement vous en avez compris quelque chose, c'est tout comme si vous l'aviez compris en entier : car vous tenez alors pour certain que la sensation pure et simple n'est que la très-humble servante de mon sixième sens, auquel elle fournit sans cesse matière à sentir, à rêver, à errer, de la plus douce façon du monde, dans une contrée charmante et sans bornes, qui n'est pas la contrée matérielle que vos yeux voient et que foulent vos pieds.

Que si vous n'avez rien compris à mon chapitre, c'est, ou bien que je n'ai rien dit de compréhensible (ce que je serais porté à croire), ou bien que, n'ayant pas ce sixième sens, rien ne saurait vous en donner une idée (ce qui est bien peu probable, homme d'esprit comme vous l'êtes, et parfaitement constitué).

Jean Paul, aveugle de naissance, lisant un ouvrage sur les couleurs, disait de l'auteur que celui-ci ne s'entendait pas lui-même, et peut-être Jean Paul avait raison.

Rodolphe TÖPFFNER, *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois ou essai sur le beau dans les arts*, Paris, Hachette, 1858, p.1-3 (1<sup>ère</sup> éd. ....).

Il existe un fluide répandu dans toute la nature, et qui est le principe de la vie et du mouvement. Ce fluide, en traversant les corps, les modifie, et il est à son tour modifié par eux. Lorsqu'il circule d'un corps à l'autre avec le même mouvement, ces deux corps sont en harmonie: c'est ce fluide par lequel nos nerfs reçoivent les sensations.

Outre les organes extérieurs des sens, l'homme a encore un sens intérieur dont l'ensemble du système nerveux est l'organe, et dont le siège principal est le plexus solaire. Ce sixième sens est le principe de ce que nous nommons instinct dans les animaux. Si par une cause quelconque les sens extérieurs sont engourdis, et que l'organe du sens intérieur acquière plus d'irritabilité, il remplit seul les fonctions de tous les autres; il porte à notre âme les impressions les plus délicates, et ces impressions nous affectent vivement, parce que notre attention n'est plus distraite par d'autres objets: c'est ce qui a lieu dans le somnambulisme. Quant aux prévisions, elles sont uniquement le résultat des combinaisons de l'intelligence, qui raisonne d'après les impressions quelle éprouve, comme un horloger juge l'instant où une pendule s'arrêtera, comme un astronome juge des divers mouvements qui auront lieu dans le ciel. Dans les animaux, l'instinct est purement machinal; dans l'homme, il est accru de toutes les facultés morales, et c'est pour cela qu'il devient quelquefois l'expression de la conscience.

La connaissance que le somnambule a des objets éloignés vient de ce que le fluide qui lui en porte l'impression traverse tous les corps, comme la lumière traverse le verre.

J.P.F. DELEUZE, *Histoire critique du magnétisme animal*, seconde édition, Paris, Belin-Leprieur, 1819, t.2, p.161-162.

74. *Observation d'une aliénée qui entend la pensée à l'aide d'un sixième sens, qu'elle nomme sens de la pensée.*

L'observation suivante est celle d'une aliénée qui paraît avoir eu au début de sa maladie des hallucinations psycho-sensorielles qui ne persistèrent que peu de temps. Depuis vingt-six ans elle n'a plus que des hallucinations psychiques. Elle entend la *pensée* à distance à l'aide d'un sixième sens, qu'elle nomme le sens de la pensée.

Madame A..., âgée de cinquante-cinq à soixante ans, veuve d'un major anglais, a été placée à l'hospice de la Salpêtrière pour cause d'aliénation mentale. Il y a dix ans déjà, j'avais pu observer cette dame à la maison de Charenton, dont elle était sortie sans être guérie. Depuis lors, il m'était arrivé plusieurs fois de la rencontrer dans les rues, vêtue d'une manière bizarre et qui dénotait tout le désordre de son esprit. Il résulte des renseignements qu'elle donne elle-même que son délire remonte à vingt-six ans au moins. Cependant, malgré une maladie si ancienne, l'intelligence n'est pas affaiblie. Madame A... écrit des lettres parfaitement suivies, et dont le style révèle une éducation distinguée. Depuis son entrée à l'hospice, elle réclame incessamment sa liberté, repoussant bien loin l'idée de folie. Rien cependant de plus déraisonnable que ses prétentions. Elle se croit destinée à régénérer le monde, à réunir toutes les religions ; elle a droit, dit-elle, à des indemnités de plusieurs centaines de millions, etc... Elle prétend que souvent elle rencontre des *âmes* égarées qui se rendent au ciel, et dont elle accélère la marche, etc...

Mais ce qu'il y a de plus curieux dans son délire, c'est la conviction qu'elle a de posséder un *sixième sens*. Elle prétend que ce sixième sens ou cette

seconde vue est un phénomène des plus extraordinaires, et dont elle seule offre l'exemple. A l'aide de son sixième sens, elle sait tout ce qu'elle veut savoir, et entend la pensée à de très grandes distances. Les *voix* se croisent, et il lui faut beaucoup d'attention pour ne pas les confondre. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il n'est nullement besoin qu'on parle pour que madame A... entende; il suffit qu'on formule intérieurement l'idée qu'on a. Aussi peut-elle très facilement tenir une conversation sans que son interlocuteur remue les lèvres : « C'est, dit-elle, dans une lettre qu'elle m'a adressée, ce qui prouve le plus l'existence de l'âme spirituelle; car *la langue ne remue pas, la bouche ne s'ouvre pas*, et cependant j'entends, *je comprends* aussi clairement que quand on articule. C'est la plus merveilleuse découverte qui soit sortie du sein du créateur, etc...

Jules BAILLARGER (1809-1890), *Des hallucinations, des causes qui les produisent et des maladies qu'elles caractérisent*, Mémoires de l'Académie Royale de Médecine, t.XII, Paris, Baillière, 1846, p.389-390.



Indépendamment des cinq sens que chacun connaît, l'humanité en possède un sixième à l'état latent, dont la manifestation se produit déjà chez un certain nombre de sujets que l'on appelle "somnambules"; ce sixième sens est le sens psychique.

Ce sens encore peu commun s'accroît insensiblement comme toute évolution de la nature, et il continuera à se développer à mesure que l'âme deviendra plus affinée et se dégagera davantage des entraves de la matière.

Jean ERIAM, *Réflexions d'un théosophe*, Paris, Leymarie, 1909, p.155-156.

Nos sens sont [...] les bornes, les empêchement de la connaissance ; la vérité ne se constate pas par eux, elle est au-delà. Héraclite a dit de nos sens qu'ils étaient les forgerons du mensonge ; ils le sont en effet, car ils ne tirent de la réalité qu'un infime fragment, et qui plus est le falsifient, de sorte qu'ils ne servent d'intermédiaires que pour la connaissance symbolique des choses.

Nous n'avons donc pas d'autre voie pour nous rapprocher de la vérité que d'apprendre à connaître les sens que nous ne possédons pas. Un mode de connaissance d'où serait éliminé tout le faux qui nous vient des sens serait particulièrement précieux, mode par lequel l'homme (car nous en sommes réduits à lui) perdrait ses cinq sens, et où l'objet ne pourrait agir sur eux.

Le somnambule rentre précisément dans ce cas. Le monde sensible extérieur est supprimé pour le somnambule, et cependant il ne cesse pas de percevoir des objets. Sa conscience sensible est supprimée, mais il ne cesse pas d'être conscient.

Le somnambulisme nous révèle et un aspect caché de la réalité, et une partie cachée de notre propre être. La réalité s'élève ici au-dessus des sens, et l'homme intérieur au-dessus de sa propre conscience.

Nous avons donc en nous un sixième sens à l'état de germe prêt à se développer. Il est appelé à nous donner des aperçus nouveaux et inconnus des choses, à nous révéler les propriétés intérieures des substances et leurs bons ou mauvais effets sur notre organisme [...] Depuis les études de Humboldt sur les fibres irritables des muscles et des nerfs, on a observé que les matières organiques et inorganiques peuvent irriter les nerfs à distance. Tout corps naturel doit être regardé comme entouré d'une atmosphère à lui, permettant de reconnaître sa qualité odique quand l'organe de perception correspondant existe, comme chez les somnambules et les sensitifs, armés eux, du sixième sens.

Carl DU PREL, *La magie, science naturelle*, deuxième partie *La psychologie magique*, Liège, Vaillant-Carmanne et Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 1908, p.152-153 et 169.

Je ne respirais plus. Le pouls était immobile. Le coeur avait cessé de battre. La volition n'avait point disparu, mais elle était sans efficacité. Mes sens jouissaient d'une activité insolite, quoique l'exerçant d'une manière irrégulière et usurpant réciproquement leurs fonctions au hasard. Le goût et l'odorat se mêlaient dans une confusion inextricable et ne formaient plus qu'un seul sens anormal et intense [...] Les paupières, transparentes et exangues, ne faisaient pas absolument obstacle à la vision [...] Le toucher avait subi une modification plus singulière. Il ne recevait ses impressions que lentement, mais les retenait opiniâtrement, et il en résultait toujours un plaisir physique des plus prononcés. Ainsi la pression de tes doigts, si doux sur mes paupières, ne fut d'abord perçue que par l'organe de la vision; mais, à la longue, et longtemps après qu'ils se furent retirés, ils remplirent tout mon être d'un délice sensuel inappréciable [...]

On m'habilla pour la bière – trois ou quatre figures sombres qui voletaient ça et là d'une manière affairée. Quand elles traversaient la ligne directe de ma vision, elles m'affectaient comme *formes*; mais quand elles passaient à mon côté, leurs images se traduisaient dans mon cerveau en cris, gémissements, et autres expressions lugubres de terreur, d'honneur ou de souffrance. Toi seule, avec ta robe blanche, ondoyante, dans quelque direction que ce fût, tu t'agitais toujours musicalement autour de moi [...]

Et alors, du naufrage et du chaos des sens naturels parut s'élever en moi un sixième sens, absolument parfait. Je trouvais dans son action un étrange délice, - un délice toujours physique toutefois, l'intelligence n'y prenant aucune part. Le mouvement dans l'être animal avait absolument cessé. Aucune fibre ne tremblait, aucun nerf ne vibrait, aucune artère ne palpait. Mais il me semblait que dans mon cerveau était né ce *quelque chose* dont aucuns mots ne peuvent traduire à une intelligence purement humaine une

conception même confuse. Permets-moi de définir cela: vibration du pendule mental. C'était la personnification morale de l'idée humaine du *Temps*.

Edgard POE, *Colloque entre Monos et Una* – Nouvelles extraordinaires.